

entière. Si je ne veux pas végéter dans des emplois subalternes, si je tiens à conquérir un jour une position un peu élevée dans l'enseignement, il m'est indispensable de posséder la plus grande somme possible de savoir.

— Cela est évident, mais il est au moins inutile d'y ajouter les corvées imposées par Mlle Friegen.

La jeune fille eut un énergique mouvement de protestation.

— Rien ne m'est imposé, et c'est de mon plein gré que j'ai proposé à Mlle Rosa — qui s'y est longtemps refusée — de lui rendre ce petit service. Je lui dois bien cela, certes !

Ary fit quelques pas vers le salon — puis se retourna tout à coup.

— Ainsi, vous vous destinez irrévocablement à l'enseignement ?

Son regard impérieux scrutait avec attention la physionomie de sa cousine.

— Mais oui, ainsi que je vous l'ai déjà dit. C'est pour moi le seul parti à prendre.

— Vraiment !... Vous croyez ? dit-il d'un ton railleur. Il y a cependant d'autres voies... le mariage, par exemple.

Les yeux étincelants semblaient chercher à pénétrer l'âme d'Anita, et la jeune fille dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas laisser transparaître l'agitation amenée en elle par cette question. Les perfides et mensongères paroles du conseiller se présentaient nettement à son esprit, et, vraiment, il lui était impossible de supporter la pensée qu'Ary la crût capable des manœuvres hypocrites dont l'accusait son grand oncle.

— Je ne me laisse pas aller à des rêves aussi inutiles, je vous prie de le croire, dit-elle froidement. Qui donc aurait la pensée de demander la main d'une orpheline pauvre et délaissée, absolument inconnue ? Je ne comprends même pas que cette supposition vienne à l'esprit de celui qui a si constamment proclamé, par ses paroles et par ses actes, que j'étais une paria, une créature que l'on peut mépriser et humilier... parce que ma mère était fille d'ouvriers et se servant de sa voix pour gagner le pain quotidien !

La main d'Ary, d'un geste nerveux, arracha la fleur piquée à sa boutonnière et se mit à la pétrir impitoyablement. Son beau visage était devenu d'une pâleur mortelle. Mais, sans s'en apercevoir, Anita continuait :

— Je me trouve précisément obligée, d'un côté, de garder une certaine situation sociale, et là se révèle l'opportunité de mon projet. L'enseignement est une carrière honorable et estimée qui ne pourra porter ombrage à votre amour-propre, dit-elle avec une mordante ironie. Songez donc, si j'avais fait quelque modeste et pauvre mariage !... Décidément, je crois que ma résolution est la bonne.

— Nous verrons si les circonstances de la feront pas faiblir, dit-il d'un ton glacial. Dans tous les cas, il ne saurait être question de quitter cette maison avant votre majorité.

Il s'éloigna dans la direction du salon. Paolo apparaissait sur le seuil du couloir de l'office. Il jeta en passant un regard surpris sur la jeune fille, vêtue de laine grise, qui demeurait, comme une Cendrillon, en dehors de l'élégant tourbillon s'agitant près d'elle.

Anita gravit lentement l'escalier. Une nouvelle souffrance venait de fondre sur elle. Cette liberté qu'elle souhaitait si ardemment, ce départ de la maison Handen, cet espoir qui la fortifiait dans son travail sans relâche, tout cela venait de s'évanouir, d'être reculé à plusieurs années par un caprice d'Ary... ou, plus exactement, par un sentiment de vengeance de la part du jeune homme qu'avaient froissé sa franchise et le reproche tacite qu'elle lui avait adressé. Car on ne pouvait réellement expliquer autrement cette défense faite d'un ton tranchant, un véritable ton de maître. Et il l'était vraiment, car le tuteur d'Anita, un vieux cousin de son père, ne voyait que par ses yeux. Ainsi, il lui faudrait bien obéir à cette volonté implacable... il faudrait demeurer ici encore !

Mais elle se reprocha aussitôt cette plainte intérieure. Qu'avait-elle à se désoler, puisque, plus heureuse que beaucoup, elle possédait la forte amitié des demoiselles Friegen, l'ardente affection de Charlotte... et surtout, puisqu'elle avait Celui en qui se résument toutes les tendresses de la terre ?

Elle s'était arrêtée un instant sur le palier du premier étage. Un léger courant d'air venait jusqu'à elle, la faisant un peu frissonner. L'atmosphère extérieure avait été considérablement rafraîchie par une averse torrentielle, mais les appartements étaient étouffants, et la jeune fille se sentait saisie de cette transition. Sans doute quelque fenêtre était demeurée cuverte, malgré la pluie qui recommençait à tomber avec violence.

Anita fit quelques pas dans la direction de l'escalier du second, puis elle revint en arrière. Il était décidément préférable d'aller fermer cette fenêtre, car cela occasionnerait une gronderie à Charlotte ou à Mina si Mme Handen trouvait les parquets mouillés.

Guidée par le courant d'air, la jeune fille, marchant très légèrement pour ne pas éveiller les enfants, arriva au bout du couloir, en face de la chambre occupée par Léopold et Maurice. Ce soir, ce dernier s'y trouvait seul. L'air venait de cette pièce par la porte entr'ouverte.

Anita la poussa complètement et retint, par un suprême effort de volonté, le cri d'effroi qui allait sortir de ses lèvres. La fenêtre était ouverte ; un homme, arrivé au sommet d'une échelle, s'apprêtait à sauter dans la chambre. Un second individu penché sur le lit de Maurice, s'occupait à bâillonner le malheureux enfant.

Anita vit tout cela en un clin d'œil. Mais l'homme qui entrait par la fenêtre l'aperçut aussi, au moment où elle reculait doucement pour aller donner l'alarme en bas. Avec une exclamation de rage, il s'élança vers elle. Elle bondit sur le palier en jetant un cri :